

LES MOTS & LES GESTES

l'invention au quotidien

PETIT PREAMBULE

Moi un homme, moi ferveur des pieds à la tête, des pieds à la tête combat, rien qu'espoir, moi. Nazim Hikmet

C'est dans le cadre d'un travail mené par le *Théâtre de la parole* depuis des années sur les traditions orales comme arts de la relation et de la scène, qu'est née cette question des gestes et des mots. Non seulement ces deux notions (et *pratiques* en réalité) sont au cœur de l'expérience des conteurs, mais elles nous apparaissent très représentatives de ce qui s'exprime, se développe dans le domaine de la parole au sein des cultures populaires et qui émane d'elles.

Dans ce que l'on nomme d'une manière malpropre une *prestation* contée, ces deux éléments, gestes et mots, se conjuguent, s'interpénètrent, se liguent et s'opposent aussi parfois (et heureusement), pour en finalité porter un récit et lui donner couleurs et aspérités sans quoi toute parole est lisse et sans goût et sans aucun effet sur le cours des choses. Dans cet alliage particulier, les deux se confondent au point que les questions de la primauté de l'un sur l'autre se pose à chacun. Et si de prime abord les mots semblent avoir la prééminence, il n'est pas inutile d'y réfléchir plus avant.

La citation du poète turc Nazim Hikmet nous y invite d'une certaine manière. Comme pour tout grand explorateur du souffle (n'oublions pas que la parole est vibration, résonnance, écho, voix donc !), sa poésie est multiforme et peut concerner tous les bouillonnements de la vie. Ce qui nous y trouvons comme piste de réflexion concernant les mots et les gestes, c'est ceci : *Nous allierons le verbe et le corps pour être bien vivants, prêts aux combats que la vie nous propose tout en sachant que le seul espoir n'est nulle part ailleurs qu'en nous.* C'est la définition qui nous apparaît à cet instant de notre analyse, la plus pertinente pour investiguer en quoi gestes et mots inventent notre quotidien d'êtres vivants et parlants.

Après réflexion et, en ayant comme boussole l'art et les techniques des conteurs, nous avons choisi de traiter d'abord des gestes parce que, au regard de notre connaissance actuelle du passé, l'on suppose aux premiers hommes des temps immémoriaux (nous, pauvres bipèdes n'avons aucun accès aux rives de cette mémoire-là), l'idée que par les gestes (et notamment ceux des dessins sur un rocher ou la paroi d'une caverne) sont nés les premiers récits ancrés dans la volonté de lutter contre les peurs ancestrales (voir le soleil disparaître dans la nuit pour peut-être ne plus revenir, la colère des cieux sous forme de foudre et de tonnerre etc.). Les gestes *imageaient* ainsi un monde plus rassurant que le monde réel hostile.

LES GESTES

Cendrillon a laissé dans la cendre, la cendre de ses gestes. Allain Leprest

Les gestes comme le formule ici Allain Leprest, immense poète de la chanson, nous parlent d'une certaine manière de la mort. A peine émis dans l'espace, à peine ébauchés voilà qu'ils accueillent déjà leur disparition. Métaphore brutale autant que lumineuse de notre vie qui passe à peine vécue et qui vient ajouter à la cendre du monde celle de son propre passage en somme. Et si nous avons choisi cette citation que nous associons à la vie et à la mort, c'est que nous voudrions montrer que les gestes comme les mots (nous le verrons plus loin), traitent de toutes les dimensions de notre sensibilité et la mettent en branle.

Quittons la poésie pour revenir un peu à la définition des dictionnaires qui nous parlent eux, et plus concrètement, *d'une action et d'un mouvement du corps (particulièrement des bras et des mains) avec l'objectif de signifier quelque chose !* Il y a donc d'abord un corps (qui donne à voir les bras et les mains en première intention) ; ce corps n'est pas inanimé, il est en action, on pourrait même dire qu'il *est* action ; que cette action a un objectif qui est de signifier quelque chose. Que chaque geste est un signe adressé et que s'il est adressé c'est qu'il y a quelqu'un pour le recevoir et que probablement, c'est parce qu'il y a un récepteur que l'émetteur doit respecter l'objectif du geste : être signe puis signification. Ce corps signifiant est porté *particulièrement* (que nous ne lirons pas comme *exclusivement*), par des bras et des mains, ce qui veut dire que d'autres parties du corps agissent mais leur cèdent le premier plan. Nous pensons ici au regard qui n'est pas quantité négligeable dans toute relation.

Pour en revenir aux gestes, nous, conteurs férus ou pas de symbolique, savons son importance et ne trouvons pas étrange que le corps acte et dit par les bras et les mains sachant que les bras servent à communiquer et exprimer aux autres (les récepteurs donc) et à *l'extérieur* ce qu'il se passe à *l'intérieur*. Les mains sont le prolongement de nos bras, elles les dirigent et les servent en même temps. Grâce au poignet, elles sont le mouvement qui lance l'action et en même temps l'acte final de ce mouvement. Tout *praticien de la parole*, pourra se retrouver pour beaucoup si pas en tout dans cette définition parce que tout ce qui est geste fait action et fait sens et exprime une manière (parmi d'autres) d'être et de faire dans la pratique de la narration. Multiplicité donc d'êtres parlants et multiplicité de manières de faire oui mais indispensable présence du corps donc des gestes !

Cette chose-là est précieuse pour le Théâtre de la Parole puisque c'est la voie tracée et menée, dans ses transformations et ses maturités, dans toutes ses interventions (animations, formations, création...). Nous avons toujours pensé, théorisé et appliqué cette multiplicité de chemins. Multiplicité que nous allons détailler maintenant au travers des différentes figures que peuvent prendre les gestes dans nos vies.

On dira que les gestes sont les doubles sur le plan corporel de nos vécus psychologiques. A l'image de la vie vivante, dans le quotidien comme dans le cadre circonscrit du culturel et de l'artistique, ils peuvent être brusques et nous brusquer comme nous brusquent des êtres brutaux. Ils nous parlent de la grâce parce que gracieux, ils nous emportent parce qu'ils sont grands, larges et amples, ils nous reposent et nous mettent en léthargie parce que lents et pesants. Ils nous diront l'état répétitif de nos vies par leur caractère machinal, caractériseront nos conduites contraintes et prisonnières par leur visage réprimé, retenu. Enfin, les gestes amicaux diront nos amis et l'amitié même, les violents exprimeront la violence qui nous est faite et celle que nous portons et que nous sommes.

A l'instar des rêves¹ qui utilisent mots, images et situations pour révéler quelques-unes de nos chambres obscures, les gestes, nous pourrions le résumer ainsi, mettent sous les projecteurs les non-dits de ce que nous pensons et de ce que nous sommes passant indifféremment d'une inconscience en apparence totale, à une demi conscience et puis faisant émerger à la conscience qui elle-même peut être un peu confuse. Cette analyse, rapide j'en conviens, montre que grâce aux gestes, ce qui était dans la coulisse entre sur le plateau. Ce constat nous ramène à ce débat surréaliste des débuts de ce que l'on a appelé *le renouveau du conte*, débat qui portait sur les modes de narration et qui plaçaient en chien de faïence les tenants d'un immobilisme absolu (avec la raison de laisser la place aux Verbe seul) et les autres, ceux dont j'étais qui prônait la scène comme lieu de liberté pour la parole bien sûr mais tout autant pour le corps en mouvement sans quoi il vaut mieux lire l'histoire que la raconter ! Alors, les tenants de l'immobilité (donc de l'immobilisme en réalité) disqualifiaient tout corps vivant de narrateur au motif de *gesticulation* ! Mais ceux-là se trompaient, l'histoire leur a donné tort parce qu'ils ne comprenaient pas que la gesticulation c'est la peur du geste, donc sa négation plutôt que son trop-plein. Un conteur gesticule parce qu'il comprend que face à un auditoire il est sommé de passer du singulier au collectif, de l'inconscient au conscient, du caché au visible, du voilé au voile levé bref, d'accepter d'être simplement là dans son humanité

¹ Voir l'analyse *UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE, Vies vécues, vies rêvées, vies racontées*. A consulter sur le site du Théâtre de la Parole

complexe et fragile, et quand cette vérité est trop lourde à porter, reste à gesticuler et, conséquence, à étouffer la langue des gestes.

On dit que raconter c'est être porté par *le moindre geste*, le plus petit, le plus fragile d'entre tous et que faire confiance à ce geste-là est la voie pour dépasser ses peurs. Cette idée du *moindre* est chère à tous les grands récits initiatiques nés dans la tradition orale où, renversement de l'ordre social normatif et normalisé, c'est le plus faible, le plus indigent, le plus vulnérable et le plus précaire qui sort vainqueur du monstre (entendez, le monstre en nous). Il s'agit là d'*UNE geste*, c'est-à-dire d'un élan épique et héroïque pour aller vers plus grand que soi, pour faire de soi plus grand que soi. Celui-là, le plus déficient donc est plus grand que la vision qu'il a de lui-même quand il joint *le geste à la parole* comme pour passer le témoin aux mots dans ce combat du corps *gesté* sachant qu'un corps gesté est un corps dont les mouvements sont nobles ! Et que oui, en définitive, il y a de la noblesse dans le plus précaire ! Cette idée de noblesse qu'on pourra qualifier aussi de beauté, de grâce, d'habileté, de savoir-faire et de savoir sans aucun doute, me ramène aux gestes des miens, les gestes des pauvres, des privés de²..., tous ceux dont le manque est le point de départ et le point d'arrivée hélas malgré le courage, le travail et la persévérance dans l'effort.

Chaque fois que je regarde un geste né et venu du monde populaire, je ne peux m'empêcher de revoir deux images qui ont marqué l'enfant que je fus : Le premier (qui tient d'un ensemble de gestes bien sûr) me ramène à cette première vie de mon père, celle où il fut paysan (c'est-à-dire fils d'un pays précis) et je revois comme si c'était hier ses mouvements (ses bras et ses mains), attacher la charrue, rassurer la jument, d'une main pousser sur le tronc pour faire entrer le soc dans le sol puis faire claquer le fouet dans l'air, peser de tout son ventre sur le soc et aider la jument. Ses encouragements je les entends encore et je me demande aujourd'hui : qui l'encourageait lui ?

Le deuxième souvenir me vient d'une autre de ses vies ou, mieux, de sa double vie (puisque le travail de la terre ne suffisait pas à nous nourrir) comme cordonnier sur les marchés. Décharger ses outils, mettre son tablier en cuir, un nœud dans le dos et un autre sur le ventre. Le geste sûr, il s'assied en tailleur, prend quelques clous en bouche, tire à lui l'enclume, la cale entre ses genoux, pose dessus une semelle taillée auparavant dans un pneu de camion et se met au travail. Je ne suis pas sûr de mon état d'alors mais je pense que tout cela me paraissait irréel (j'y reviendrai). Quant au langage gestuel de ma mère, il ne m'en reste que des bribes, gestes retenus, économes,

² Ceux que j'appelle *les sans*... tous ceux qui sont *sans* droits, *sans* papiers, *sans* travail, *sans* revenus, *sans* moyens...

prisonniers peut-être comme elle dans son quotidien immuable qu'elle habite et qui la remplit et qui fait la trajectoire des femmes-mères (qui est un état particulier dans un état du monde patriarcal.)

Je me rends compte que ce que j'essaye de proposer ici c'est que les gestes dont je vous parle constituent ce que j'appellerais *une geste ouvrière*, (décidément j'aime ce féminin), une épopée des *gens de peu* comme disent les autres, une manière d'être au monde, une attention à ce qui se tisse entre la main et le monde.

LES MOTS

Chaque mot porte en lui sa propre loi.

Je ne sais ni où ni à qui j'ai pris au vol (dans les deux sens du terme) cette citation mais j'accepte que tout ce que je dirai, que le moindre mot posé par mon désir sur ces pages n'obéira de toute façon qu'à sa propre loi. La raison en est peut-être à la force douce du poète Christian Bobin (les poètes sont des oracles), heureux d'affirmer que *Écrire, c'est dessiner une porte sur un mur infranchissable et puis l'ouvrir*. Le même savait pourtant et le disait aussi que *Tous les mots sont en retard sur nos vies*. Ces mots qui n'obéissent qu'à eux-mêmes et courent après nos vies, sont des êtres vivants *monosyllabiques ou polysyllabiques, composés de plusieurs articulations et qui ont un sens*, c'est-à-dire qu'ils donnent une direction à suivre (ou pas).

Comme les gestes, les mots sont infiniment ingénieux pour répondre à nos désirs et à la fois nous entraîner hors de nos sentiers battus. Ils nous portent même quand ils sont faibles, ils sont propres ou impropres selon l'usage que l'on en fait. Ils sont comme on les prend, consacrés ou forgés parce que seuls ils permettent les sacrements, premiers ou derniers. Ils sont gros et gras et grands aussi. Sentencieux à souhait et fins lorsqu'on les veut tels. Et puis ceux mémorables qui nous replongent dans des histoires d'amour anciennes et pourtant encore vivaces. Ceux qui à nos propres yeux nous estiment au bas mot. Ceux qui se laissent aller à être bons (*ah ! la maladie du bon mot*) et sont prêts à faire rire, à négocier et à prendre toute proposition au mot.

Nous pouvons nous laisser aller avec les mots, faire du mot à mot, dire en un mot, en deux mots en peu de mots ou à demi-mot ; faire du mot à mot pour traduire ce que l'on ne comprend pas d'emblée, suivre les mots d'ordre et prendre son temps pour les compter ou les traîner, mâcher les mots et même les manger au risque qu'ils ne soient plus audibles, ambigus avec le risque qu'on pense qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on raconte, qu'on prend un mot pour un autre et finir par avouer que si je ne dis mot, je consens et que si je ne dis rien je n'en pense pas moins et que même si on n'a pas le plus petit mot à dire, on peut avoir le dernier mot. Et au bout du compte, on arrive toujours au fin mot de l'histoire.

J'ouvre ici une parenthèse sémantique. Il m'arrive d'utiliser sans précision souvent les vocables *parole*, *mot* et *terme* presque indifféremment, même si j'ai une vague sensation d'une différence entre eux. Disons les nuances ici comme outils pour la narration : Le Dictionnaire, au sens générique, distingue *mot* et *terme* : *La pureté du langage dépend des mots ; la précision du langage dépend des termes*. Je ne

sais pas trop ce que veut dire *pureté* mais j'y vois un attachement à l'histoire de la langue et à son évolution peut-être. *La précision* est une vigilance de tous les instants pour être au plus près de ce que nous comprenons du monde. Le Dictionnaire distingue aussi *mot* et *parole* en disant que *les paroles sont le son émis comme exprimant une idée, tandis que les mots représentent non-seulement le son, mais aussi l'écriture* même si dans quelques cas, *mot* se prend pour *parole*, et il en devient synonyme.

De comment et ce que sont les mots, nous en avons la préscience même si le quotidien se nourrit d'eux et en même temps les occulte pour une part. Les mots sont des êtres vivants, nous le savons consciemment lorsque nous faisons arrêt sur parole et que nous découvrons leurs dons et leurs ruses. Le plus souvent, nous les acceptons pour ne pas dire que nous les subissons. On pourrait pourtant les prendre à rebours au fond (et c'est un avis que je me permets de proposer ici aux conteurs), les trahir pour mieux traduire ce qu'ils sont, les secouer pour les réveiller, faire jaillir d'eux quelques surprises comme on ferait éclater un rocher pour en extraire quelques pépites et les sasser, les tamiser, les polir et les offrir à toute oreille prête à s'en nourrir.

Pour réfléchir contre moi-même, j'avance tout de suite un bémol à cette tirade un peu sur-jouée bien que d'une grande sincérité et je suis bien conscient de compliquer encore notre réflexion en invoquant ici Jacques Lacan, celui qui a réaffirmé la prédominance des mots, des *dits*, de la langue en psychanalyse comme dans la vie : *Dire reste oublié derrière ce qui s'entend dans ce qui se dit*. Essayons de comprendre cette phrase à rebours: *Ce qui se dit s'entend* veut peut-être affirmer que quand on dit quelque chose on peut être entendu, trouver une oreille attentive et réceptive. Mais il y a ce qui se dit et ce qui est entendu et que ce n'est jamais la même chose, hélas ou heureusement ! Que derrière ce qui est dit et derrière ce qui est entendu, ce qui reste oublié, c'est le Dire lui-même. Mais que signifie ce Dire ? Peut-être s'agit-il du *dire de l'inconscient* ? Et supposer donc, avec moult réserves en cette matière hautement vaporeuse et inflammable, que le processus du dire relève de l'inconscient, que le réel dans lequel nous pataugeons ne serait que la queue de la comète de l'inconscient et qu'au fond ce que nous disons est toujours *mi-dit* car l'essentiel échappe précisément à toute tentative de le dire. Mais alors qu'est-ce que raconter une histoire, debout, en état de veille, devant un auditoire tout aussi éveillé que vous ? Question à méditer pour les conteurs.

Je reviens à ma petite personne pour m'interroger sur les mots des miens, les mots des pauvres. Ce que je peux en *mi-dire*, (et en médire ?) c'est que j'ai été élevé entre un père taiseux et une mère volubile. Le premier n'a jamais rien thésaurisé mais il était avare de mots, toujours et en toute circonstance. Un souvenir me reste de lui pour éclairer ma perception de lui : Lorsque j'ai terminé

mes études secondaires, il est venu, et c'est la seule fois, accompagné par un collègue de travail, pour assister à la remise des prix. Il m'a regardé et il a souri. Le sourire de mon père était un mot qui, selon les moments où j'y repense, prend des significations différentes : amour, fierté, soulagement, interrogation...

Ma mère, elle, était un fleuve. D'histoires. Analphabète d'une immense culture, elle m'a légué un héritage qui fait d'elle un trésor de l'humanité : plus de quatre cents contes populaires, une épopée, une soixantaine de chants de femmes... Je donne ces éléments pour la simple raison de montrer à quelle point elle était peuplée de mots, d'expressions et de manières allusives d'embrasser n'importe quel moment du quotidien. Ceux qui savent ce que c'est qu'un marché marocain, un souk, comprendront cette expression qu'elle utilisait toujours pour me renvoyer à mes chères études : *Rentre dans le souk de ta tête !* Entendez, reviens à toi, cesse ton bruit et fais silence dans ta tête et après tu pourras entendre. Un autre sens de cette expression pourrait être *Fous-moi la paix !* Connaissant sa finesse, je suis sûre qu'elle disait les deux choses à la fois.

Je ne sais rien réellement de ce qui ici est vrai et de ce qui est forgé par moi, mes mots, mon souffle, ma pensée. Je ne sais pas quelle part de mon Dire reste oublié dans ce qui est dit, mais l'analyse que j'ai tenté ici soulève justement les rôles que jouent les gestes et les mots dans la relation entre le réel et la fiction.

A bon entendeur, salut conteur !

GESTES ET MOTS DANS NOS ESPACES DE VIE

La pratique sans la théorie est aveugle, la théorie sans la pratique est absurde. Emmanuel Kant

Pour terminer, nous reprenons ici la phrase de Kant sur la théorie et la pratique pour signifier que ce que nous venons de dire des gestes et des mots est sous-tendu par une action pratique de terrain que le Théâtre de la parole a mené sur le long cours avec plusieurs groupes d'habitants à Bruxelles, Enghien et ailleurs. Je voudrais juste en donner les principaux axes qui ont permis cette analyse.

Nos espaces de vie (maisons, quartiers, villages, villes...) sont des cœurs battants, des êtres vivants peuplés de mots, de sons, d'images et d'*empreintes* techniques et symboliques qui sont la trace des gestes posés sur eux. Les lieux de culte par exemple comme les différents lieux d'agora (les lieux communs politiques et culturels notamment) proposent de la parole, des dessins, des cartographies, des sculptures, des gravures, des photos, des chants, des musiques, des cartes postales anciennes, des portraits de famille et je ne pourrais en faire un inventaire exhaustif, tous signes en gestes et en mots comme magma ardent, éveillé, énergique et énergisant.

Se rendre compte de ce quotidien chargé (au sens de plein d'énergie créative, de détermination à chercher, d'inventivité et de dynamisme dans l'expérimentation), c'est par exemple porter une attention toute particulière aux cultures populaires³ qui sont au cœur et le fondement de notre mémoire collective. Faire donc un inventaire circonstancié et rigoureux de toutes les pratiques et dans toutes les couches de la population et dans toutes les générations.

Il nous semble que le chemin est là vers ce que l'on appelle une *intégration sociale et culturelle* portée, pensée et réalisée par celles et ceux-là mêmes qui ne font que la subir habituellement.

Et pour les conteurs, leur véritable terreau et champ d'action est évidemment ce lieu-là et en premier lieu.

³ Pour répondre à cette sempiternelle question : *c'est quoi le populaire ?* Disons d'abord que le plus souvent, ceux qui posent la question n'en sont pas ou s'estiment n'en pas être ! La réponse, la voici : le monde populaire c'est celui qui se débat dans les différents champs de leur vie confisquée (culture, économie, politique...), avec le sentiment de subir et de ne rien maîtriser.